

Z 446

BIBLIOTHÈQUE

"Les Fontaines"

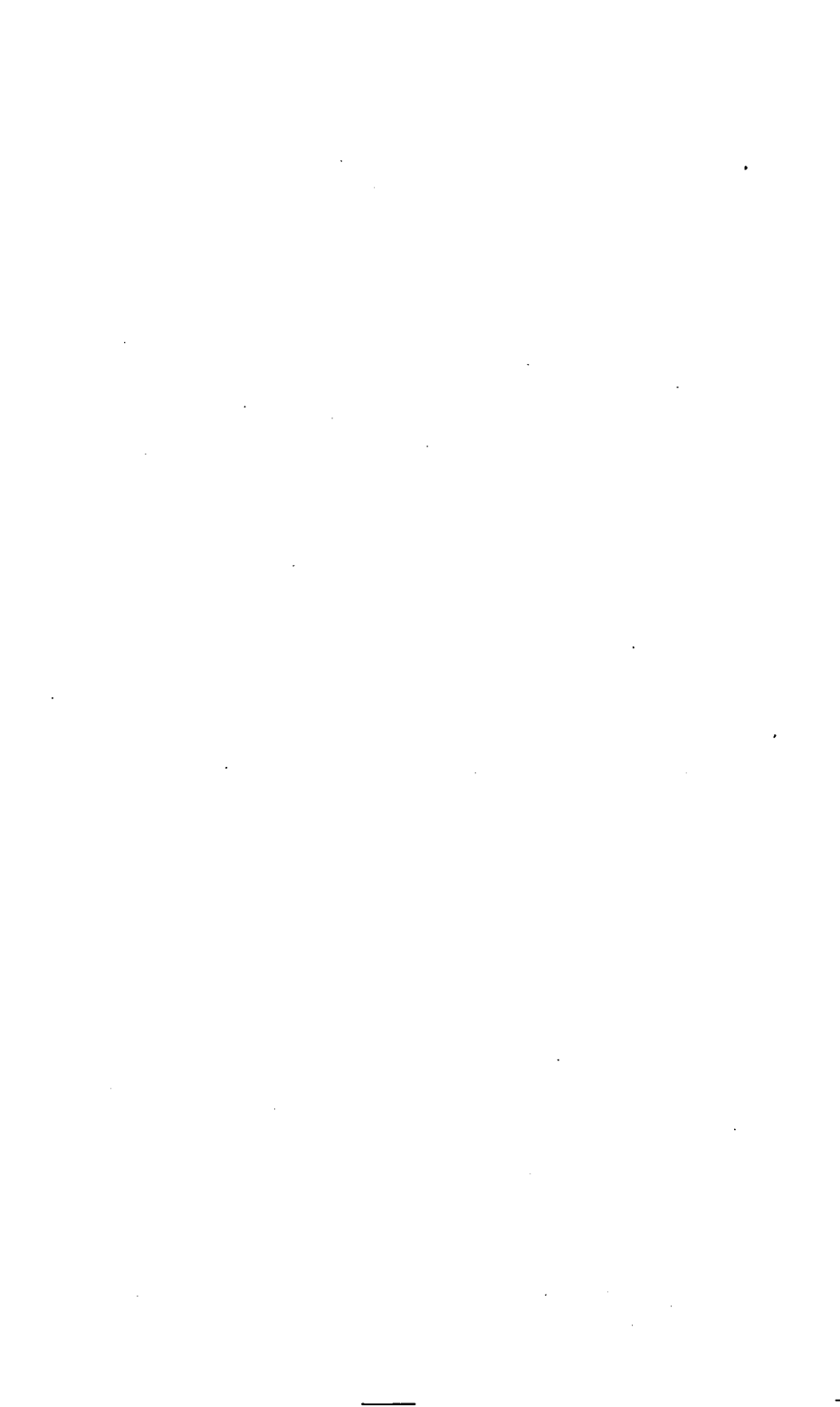
S J

60 - CHANTILLY.

JOURNAL ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME III



JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

révisés

PAR MM. BARBIER DE MEYnard, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL,
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUBEUX, DUGAT
DULAURIER, GARCIN DE TASSY
STAN. JULIEN, KASEM-BEG, MOHL, MUNK, REGNIER, REINAUD
RENAN, SÉDILLOT, DE SLANE
WORPCKE ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME III



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIV

LUC-VAN-TIÊN,
POÈME POPULAIRE ANNAMITE,

TRADUIT

PAR E. AUBARET,

CONSUL DE FRANCE À BANGKOK, SIAM.

NOTE PRÉLIMINAIRE DU TRADUCTEUR.

Il est très-difficile de préciser exactement à quelle époque remonte le petit poème populaire qui a nom *Luc-van-tiên*. Ce poème, ou mieux cette légende, ayant été composé en langue vulgaire, n'a jamais été imprimé, et c'est au moyen des caractères chinois conventionnels employés par le peuple annamite qu'il s'est perpétué jusqu'à nos jours à l'état de fragments manuscrits. Il a fallu consulter un grand nombre d'indigènes pour arriver à réunir cinq ou six de ces manuscrits, à l'aide desquels il a été possible de donner une sorte d'unité et de corps au récit. Les personnes qui nous ont assisté dans ce travail appartiennent toutes, en général, aux plus basses classes de la société. Il est remarquable que les mandarins, plus ils sont élevés et instruits, ignorent, ou du moins affectent d'ignorer le livre dont il s'agit. C'est là cependant un des très-rares spécimens de la littérature annamite proprement dite, et ce poème du *Luc-van-tiên* est tellement répandu parmi le peuple, qu'il n'y a peut-être pas, en basse Cochinchine, un pêcheur ou un batelier qui n'en fredonne quelques vers en maniant sa rame. Peut-être aussi est-ce là une des causes qui le font ignorer des gens instruits,

à l'éducation n'a aucun caractère original, tandis qu'il faut chercher ce qui est spécialement propre au pays dans les sentiments et les pensées des petits et des faibles, de ceux qui, privés d'éducation, sont restés simplement Annamites. Cela est si vrai, que le rôle de femme savante, que l'auteur a voulu donner au commencement à son héroïne *Nguyet-nga*, ne peut se soutenir; cette jeune fille, ennuyeuse quand elle compose des vers, devient on ne peut plus touchante lorsqu'elle se laisse aller naturellement à son amour; elle se sent émue devant les hautes montagnes et les magnifiques cours d'eau de son pays.

On nous pardonnera notre partialité pour ce petit livre, qui, nous l'avouons, nous a toujours très-vivement intéressé. Nous y avons si bien reconnu les principaux caractères d'une nation au milieu de laquelle nous avons longtemps vécu, que nous l'avons toujours considéré comme l'une de ces rares productions de l'esprit humain qui ont le grand avantage de représenter fidèlement les sentiments de tout un peuple.

C'est uniquement à ce point de vue que nous en offrons aujourd'hui une traduction en quelque sorte littérale. Nous regrettons beaucoup que le temps nous manque absolument pour accompagner le *Luc-van-tiên* de beaucoup de notes, dont l'absence pourra sembler quelquefois une grande lacune. Il eût été très-aisé, à l'aide de ces notes, de composer une véritable histoire de la vie sociale en Cochinchine, telle qu'elle existe de nos jours. Peut-être aurons-nous plus tard le loisir de le faire; notre intention se borne pour cette fois à donner un spécimen d'une littérature qui, nous le croyons, a été jusqu'à ce jour entièrement inconnue en Europe.

G. AUBARET.

Paris, 8 janvier 1864.

pêché par des affaires de famille? ou bien n'avait-il pas assez de vertus, ou bien sa science n'était-elle point suffisante? « Depuis si longtemps, disait-il, que je fais tous mes efforts dans l'étude des lettres, si je ne réussis pas cette fois, quand pourrai-je réussir? Que faire donc? à quoi se décider? le mieux n'est-il pas d'en reparler avec le maître? » Il veut avoir, cette nuit même, les explications les plus précises; après cela, des milliers de *li* ne pourront l'effrayer, il sera capable d'avoir la paix en lui-même.

Le maître était assis, il réfléchissait; regardant autour de lui, il s'aperçut que son disciple revenait; il lui dit : « Tu as à parcourir une distance très-longue, pourquoi donc n'as-tu pas encore ton bagage sur les épaules? pourquoi reviens-tu? Est-ce parce que tu doutes de moi? ou bien est-ce à cause de cette parole que je t'ai dite que la réussite est encore éloignée? »

Van-tiên écoute et répond aussitôt : « Je suis bien jeune encore, j'ignore le cours des choses de ce monde; mes parents sont dans un âge avancé; je vous supplie, maître, donnez-moi un moyen de lire dans l'avenir. »

Le maître entend ces mots, il a pitié de son disciple; il le prend par la main, le conduit au-devant de sa maison, et, lui montrant la lune, il se recueille et dit : « Les affaires humaines sont semblables au cours de cet astre dans le ciel; bien que sa clarté se répande en tous lieux, elle a pourtant ses phases : tantôt obscure, tantôt brillante, quelquefois entière,

quelquefois réduite de moitié. Quand tu seras clairement convaincu de cela, il te sera inutile de m'interroger de nouveau; ta destinée se résume en ces deux mots : examen, réussite.»

Mais voilà que l'étoile *dáu* a déjà brillé; sa clarté se mêle à celle du jour naissant, et cependant ils s'entretiennent encore. Le soleil est sur le point de paraître; le coq chante. Le maître dit : « Lorsque, du côté du nord, tu rencontreras un rat¹ sur ta route, alors se lèvera pour toi la réputation. Mais, quand bien même tu parviendras à la gloire la plus élevée, que ces paroles de ton maître ne soient pour toi jamais perdues. Rappelle-toi sans cesse ce que je te dis : après les pleurs, la joie; veille sur toi, mon fils, que ta conscience soit pure, et tu n'auras rien à redouter. »

Van-tiên remercie avec empressement; ces sages préceptes seront à jamais gravés dans sa mémoire; il n'en négligera pas le moindre mot.

Le soleil est levé, *Van-tiên* se met tristement en route, jetant un regard plein de regrets sur ces lieux de silence et d'étude; il gémit en pensant aux nouveaux pays qu'il va parcourir.

Le maître, de son côté, est ému de compassion à la vue de son disciple si triste, de cet enfant ainsi abandonné tout seul au vent et à la pluie.

Comme autrefois le savant *Nhan-huyén*, *Van-tiên* est en route, son bagage sur les épaules. Il porte

¹ Le maître veut parler de l'année du rat, comme on le verra dans la suite.

avec lui le livre *Tu-ló* et une gourde d'eau fraîche; il dit : « Autant le poisson soupire après l'eau, autant je désire une réputation honorable; mais toujours je veux observer la justice. Que de temps cependant, avant que cette époque arrive! je suis triste et las quand je pense aux longs jours qu'il me faudra encore parcourir. La route est longue, le but bien éloigné. Où entrer? quelle habitation est la plus voisine? Cherchons d'abord une figure amie, et puis nous penserons à reposer nos pieds. » Mais d'où viennent ces pleurs? pourquoi ces plaintes? Tous ensemble ils s'enfuient vers la forêt, vers les montagnes. *Van-tiên* les interpelle : « Où courez-vous ainsi emportant vos enfants sur les épaules? pourquoi vous enfuyez-vous si rapidement? » Ils répondent : « Quel est ce garçon? serait-ce encore un brigand qui voudrait nous poursuivre jusqu'à la montagne? » « Je suis, dit *Van-tiên*, l'habitant d'un pays éloigné; je vous prie de me dire en un mot la véritable cause de vos craintes. » Ils entendent *Van-tiên*; sa parole leur paraît sincère; ils s'appellent l'un l'autre; ils s'arrêtent et disent : « Voilà que des brigands, dont le chef se nomme *Phong-lai*, se sont réunis en bande et habitent le mont *Chon-dai*. Leur puissance est grande; aussi les craignons-nous beaucoup. Maintenant ils sont descendus de leur montagne pour ravager notre pays. Deux jeunes et jolies filles étaient sur la route, ils les ont enlevées; mais, dans notre village, qui oserait dire un seul mot? Et cependant nous sommes tous pleins de compassion pour le

« Je me nomme *Kiên-nguyet-nga* ; la jeune fille qui est auprès de moi est ma suivante , son nom est *Kim-liên* ; notre patrie est la province de *Tay-xuyén* ; mon père est gouverneur à *Ha-ké* ; il a envoyé des soldats me porter l'ordre de revenir jusqu'à la maison , afin de la diriger. Une fille oserait-elle contrevenir au désir de son père ? Bien que la route soit très-longue , j'étais contente d'aller ; je savais bien que ce voyage était on ne peut plus pénible ; mais , si je n'étais point partie , qu'aurais-je pu faire ? Tombée dans le danger , l'occasion ne se présentait pas pour moi d'en sortir ; mais le malheur peut durer un siècle , un moment suffit pour lui échapper. Devant le char , jeune héros , asseyez-vous ; accordez à votre servante de vous saluer. Je vous dirai combien faible jeune fille je suis. Hélas ! puis-je rester au milieu de cette route sauvage et pleine de broussailles ? *Ha-ké* n'est pas éloigné d'ici ; je vous supplie de m'y accompagner , je vous en serai très-reconnaissante ; vous m'avez rencontrée au milieu de la route ; je n'ai ni bijoux , ni or , ni argent , mais je n'oublierai point ce que je dois à votre vertu et à vos mérites ; et que pourrai-je faire pour récompenser une conscience pareille à la vôtre ? »

Van-tiên entend ces paroles , il sourit. Faire le bien lui suffit , il méprise les remerciements. « Je comprends parfaitement , dit-il ; mais qui voudrait croire sincèrement que je suis désintéressé , si j'acceptais quelque chose ? Le souvenir et la gratitude sont au-dessus de toute récompense ; l'homme , en ce monde ,

souvenir, ne valent-ils pas mille bijoux? C'est votre affection que j'aime; pour les biens, je les méprise; et que ferais-je de cela si je l'acceptais?» Elle dit : « Une petite créature comme moi ne connaît pas encore le mensonge qui obscurcit le cœur; qui pourrait penser qu'un courageux héros voudrait bien regarder une épingle? Je rougis à cause d'elle; je pleure, car, hélas! elle n'est qu'une pauvre épingle; elle est bien laide; et qui pourrait la désirer? Aussi, quand je vous l'offre, vous détournez la tête. Je vous prie d'accepter une poésie d'actions de grâces. » *Van-tiên* se retourne aussitôt; il dit : « Oh! pour une poésie, écrivez-la bien vite; veuillez ne pas tarder. » *Nguyet-nga* y consent volontiers; gracieusement elle s'y prête. De sa main aussitôt elle trace huit vers de cinq caractères. Les vers écrits, elle les offre au jeune homme. Elle désire vivement savoir comment sera jugée son érudition littéraire. *Van-tiên* lit les vers; il en est interdit d'admiration. Qui aurait pensé qu'une simple fille eût une érudition si élevée? Si elle compose vite, elle sait encore mieux, supérieure aux savants de *Tong-ngoc* quand ils vont aux examens, quand ils citent de mémoire leurs poésies déjà si admirables. En quoi le savoir de cette fille est-il moindre que celui d'un jeune homme? Ainsi donc, qui pourrait supporter d'être vaincu par elle? *Van-tiên* écrit à son tour une poésie; il la présente. La jeune fille, en la lisant, comprend l'intention du héros. L'harmonie de ces poésies est semblable à deux oiseaux de la même espèce; il y

compagnée de personne, pour quelle raison son enfant va ainsi toute seule. *Nguyet-nga* répond en racontant tout ce qui s'est passé. *Kiêu-cong* réfléchit sur ces choses, il n'en est pas content. Cependant *Nguyet-nga* s'attriste beaucoup dans son cœur, elle pense au jeune homme absent, elle pleure amèrement, elle se désole bien de n'avoir plus rien à craindre. « Pourrai-je jamais, s'écrie-t-elle, récompenser les mérites de ce jeune homme? » Son père l'entend, il est ému de pitié, il la reprend doucement et lui dit : « Songez, ma fille, que la paix du cœur vaut de l'or; quand j'aurai terminé les affaires publiques, j'expédierai des soldats afin qu'ils aillent recevoir ce jeune homme et l'escortent jusqu'ici. Soyez donc patiente, attendez encore un peu, et je vous promets de le récompenser. Rentrez donc dans vos appartements intérieurs, et que dans votre cœur les soucis fassent place à la joie. »

Le tambour de la grande pagode a frappé la troisième veille; *Nguyet-nga* est pleine de tristesse en songeant à sa destinée, elle quitte ses appartements, elle va à la pagode des Esprits. Son regard se fixe sur la lune, et puis baissant la tête elle se sent émue d'amour et de bonté, elle gémit : « Ô flux et reflux, hautes montagnes, qui peut donc voir ou entendre votre harmonieuse voix pénétrante, sans penser davantage à son amour, sans en gémir davantage? Je veux que difficilement disparaissent mes ennuis, que difficilement se fane la couleur de ma tristesse. Éternellement, ô terre immense, ô ciel sans limites, hélas!

ne permettez jamais qu'il soit malheureux. » Elle se retourne alors, et, prenant un pinceau, elle dispose un banc et prie l'âme des saints; son amour peu à peu se confond avec sa prière, et sa main dessine une image qui devient l'image de *Van-tiên*. Elle gémit de nouveau : « Milliers de lieues, montagnes et fleuves, ce sentiment qui reste en nous-mêmes, ce qui coule au plus profond du sang, ce qui émeut le cœur des jeunes filles, pourquoi n'est-ce qu'après et longtemps après que le cœur des hommes en est ému? Dites-le, je vous en prie, racontez-m'en la cause. »

Lorsque *Van-tiên* eut quitté *Nguyet-nga*, il rencontra sur la route un homme qui se rendait à la capitale du royaume; l'aspect de cet homme était horrible, son visage était noir et laid, sa taille très-élevée, son air féroce; rappelant chacun en eux-mêmes des sentiments de paix, ils allèrent au-devant l'un de l'autre, comme deux héros quand ils viennent à se rencontrer.

Van-tiên ignore les noms et les prénoms de cet homme; seul, portant ainsi sa besace, où dirige-t-il ses pas? « Je vais, répond-il, aux examens; *Anminh* est mon nom, *O-mi* est ma patrie. »

Van-tiên connaît bientôt ce qu'il y a chez cet homme de bon et de mauvais; s'il est très-laid de visage, il a du moins une grande science. Ils se disent : « Soyons amis, vivons en société, que l'affection soit entre nous et non la discorde; en gravissant la forêt, il n'est pas bon de mépriser les arbres (il faut veiller sur soi).

sont dignes d'aller ensemble. La cloche résonnerait-elle si on ne la frappait, la mèche éclairerait-elle si d'abord on ne la coupait (c'est ainsi que votre science est maintenant connue)? Je vous donne votre récompense, soyez satisfaits; il est juste de vous louer, tant pour votre savoir que pour votre éducation.» *Truc* dit : « *Tiên* est un maître d'une haute habileté, je n'oserai point comparer ma composition avec celle d'un homme aussi érudit; c'est le hasard seul qui nous a réunis ici; je le prie donc de vouloir bien être dès à présent comme mon frère aîné, c'est une pareille affection que je lui demande. Je te salue, mon frère, je retourne chez moi, demain nous partirons ensemble.»

Pendant la lune brille au sommet du ciel; *Van-tiên* entre dans la maison pour s'y livrer au repos; *Vô-cong* se renferme à son tour dans les appartements intérieurs, pendant la nuit, il instruit sa fille *Phi-lan* sur ce qu'elle a à faire. « Demain matin, lui dit-il, avant le lever du soleil, tu te feras peigner et parer par ta servante; puis tu te rendras au jardin afin d'appeler son amitié, de faire partager l'affection, pour qu'à l'avenir, quand vous serez séparés, vous puissiez conserver votre cœur en paix. »

Déjà l'ombre de la lune allonge les branches de l'arbre *dau*; *Van-tiên* remercie ses hôtes, et, plein de pensées, il se met en route. Le soleil va bientôt paraître et briller; *Phi-lan* se tient sur la porte du jardin, elle salue le jeune homme. « Le savant, lui dit-elle, va subir les examens à la grande capitale;

térature ; l'autre habitait *Duong-xuân*, il avait vingt ans à peu près, son surnom était *Bui*, son nom *Kiém*. Ces deux jeunes gens vinrent rendre visite aux deux amis ; ensemble ils entrèrent dans l'auberge, très-gais et riant aux éclats. *Kiém* dit : « Nous avons entendu parler de la réputation du frère aîné *Vantién*, et très-heureusement nous le rencontrons enfin selon nos désirs. » — « On ne sait pas encore, répliqua *Hâm*, s'il est avec raison célèbre ou non ; qu'il compose une poésie nouvelle, et nous saurons alors clairement quelle est sa science. »

Cependant il appela l'hôte et lui dit : « Il est bon que vous nous prépariez à manger. » L'hôte, entendant ce que *Hâm* lui disait, répondit : « Des lettrés, des hommes illustres, doivent avoir ce qu'ils désirent ; voici donc une bouteille de vin blanc et des gobelets de verre ; ici un pot à tabac et des pipes que l'on n'offre qu'aux gens bien élevés. Voici un *shinh-câm*¹ aux herbes odoriférantes et au poisson vivant. Que chacun fasse à sa fantaisie, que chacun suive son désir. Peut-être voudrez-vous lutter de science et écrire quelques vers. Voici du thé parfumé excellent ; voici du vin tout disposé dans un vase. » L'hôte présenta tout cela afin de recevoir convenablement les étrangers illustres. C'est ainsi qu'on reçoit les lettrés ; ainsi on reçoit les héros.

Après avoir bu et mangé, pris le thé et le vin, les jeunes gens s'assirent de nouveau pour écrire quelques vers. *Kiém* et *Hâm* étaient fort embarrassés ;

¹ Plat annamite dans lequel on mange du poisson vivant.

de *Châu*; si chaque homme demeure dans ses limites, qui pourra être vaincu? *Y, Doan* et *Tai* étaient réunis; deux d'entre eux labouraient, le troisième piochait; leurs regards n'étaient portés que sur la terre. Autrefois le *tay-cong* (grand ministre) portait une ligne de pêche; de bon matin il s'en allait tranquillement vers la rivière; d'un air grave, il se promenait dans toutes les directions; son unique habit, qui devait le préserver du soleil et de la pluie, était déchiré; à moitié nu, combien de fois fut-il inquiet sur son sort! Par le vent, au clair de lune, souvent on le voyait méditer. Aujourd'hui tout cela est bien différent d'autrefois, nous voulons aller là où c'est défendu, entrer là où il y a empêchement.»

Hâm dit : « Le vieux savant parle comme un bavard; grenouille assise au fond d'un puits, tu ne vois qu'un morceau de ciel¹; solide comme un arbre planté en son lieu, compareras-tu la flamme avec le bois d'aigle? Tu sais mépriser et louer; tu connais le passé et l'avenir; tu te mêles de tout; mais malgré toute ta science, il te faut vendre du riz comme un gamin.» L'hôte dit : « Celui qui compare sa réputation à autrui, la voit avec deux yeux et deux prunelles semblables à des perles; cela est aussi ridicule que de jouer d'un instrument aux oreilles d'un buffle. Canard dans l'eau trouble, tu ne me donnes envie que de me moquer de toi.» *Tiên* dit : « Monsieur l'hôte, veuillez ne pas vous moquer d'eux, nous savons déjà qu'il y a ici des ignorants, mais

¹ Tu es un ignorant.

nous avons lié amitié ensemble; ensemble nous avons bu du thé, du vin, fait de la musique et des vers. Leur seul mérite est la richesse, ils ne veulent pas du mandarinat. Doucement et d'un cœur content, ils se réjouissent selon leur désir; la force des lettres est semblable à une mer immense, ne vous moquez pas de ceux qui tentent d'y nager. » — « Je vois que là, dit l'hôte en désignant *Van-tiên*, on connaît ma pensée; permettez que, pour vos paroles pleines de sens, je vous offre ce vin. » *Kiém* et *Hâm* étaient des garçons qui mesuraient le travail, aussi furent-ils étonnés de voir *Van-tiên* très-soucieux en lui-même, malgré les mérites certains qu'il apportait à l'examen. *Hâm*, quoique ayant persévéré dans l'étude, ne put jamais s'élever, et, réfléchissant à ce qu'il avait fait, au dernier moment il recula.

(La suite au prochain cahier.)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JANVIER 1864.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

son malheur, plus sa douleur augmentait. Le vent fait chavirer la barque quand on ne veille pas aux voiles (image de la destinée). *Van-tiên* considère les montagnes, l'eau qui coule abondamment, et sa douleur lui déchire les entrailles. Il est ému d'affection au souvenir du mérite de ses parents. Il se rappelle l'amour que lui portait sa mère, quand, jusqu'à trois ans, elle le nourrissait de son lait.

L'hôte dit : « Ciel et terre, esprits célestes, vent et pluie, voilà que vous brisez tout d'un coup les branches de l'arbre à encens. Qui pourrait voir sans compassion un pareil spectacle? Vous confondez la piété filiale, vous confondez les mérites; ce sont là les embûches du diable, ce sont les œuvres des génies. Ainsi est la coutume en ce monde, il faut nous y conformer, car depuis longtemps les choses vont ainsi. Aujourd'hui la science a rencontré l'infortune; cette route si longue qui demande plus d'un mois, combien de peine n'a-t-elle pas coûté à *Van-tiên*, avec quel courage il l'a entreprise! Il avait ici rencontré ses camarades, et maintenant ils doivent l'accompagner jusqu'à la route de retour. *Hâm* lui dit : « Je t'en prie, modère ta douleur; tu as manqué cet examen, mais au prochain tu réussiras. Quand l'un de nous est malheureux, ne faut-il pas le secourir, et ne faut-il pas avoir pitié quand la pluie des yeux est abondante et la tristesse douloureuse? » *Van-tiên*, mettant son paquet sur son dos, se mit en route. *Hâm* le suit des yeux en pleurant. Cependant, après que *Van-tiên* eut fait environ la distance d'un

Ce fut alors que *Van-tiên* comprit très-clairement ce que son maître lui avait dit quand il lui parlait d'une réussite encore éloignée.

Le petit serviteur, le voyant en cet état, l'interrogeait avec instance. Considérant qu'ils étaient bien loin encore d'être parvenus chez eux, et ne pouvant pas supporter la tristesse de *Van-tiên*, qui était déjà fatigué de sa marche, il pleurait amèrement. Il craignait que son maître ne tombât malade au milieu du chemin, sur l'une de ces montagnes dangereuses et abandonnées, ou dans une forêt sauvage. « Hélas! dit *Van-tiên*, mon foie se dessèche; hélas! hélas! mes yeux s'emprennent de tristesse, l'obscurité se fait, je ne vois plus rien nulle part; mes pieds sont fatigués de la route, je suis brisé de douleur; mon corps souffre tous les maux, mon corps, hélas! connais-tu toutes tes infortunes? » — « Le ciel et la terre, dit le petit serviteur, savent qu'après dix jours vous deviez être malade. Seul maintenant je dois veiller au présent et à l'avenir. Des arbres verts partout, de la poussière sur la route, d'épais buissons, pas de villages, pas une demeure; avançons avec prudence, il faut tâcher de trouver un médecin. » Ils rencontrèrent, peu de temps après, un voyageur qui traversait la route; c'était un homme qui leur indiqua le village de *Dong-van*. Le petit serviteur prit *Van-tiên* par la main pour le diriger, et, après avoir interrogé, il finit par rencontrer un médecin qui se nommait *Triêu-ngang*. Le médecin dit : « Il faut d'abord vous reposer, demain matin je tâterai le pouls

et j'administrerai des remèdes nouvellement faits et non falsifiés. Notre rencontre fera certainement que vous serez bientôt guéri ; mais combien de pièces d'argent avez-vous dans votre bourse ? » — « *Van-tiên* n'a pas beaucoup d'argent, dit le petit serviteur, je supplie le maître de réfléchir sérieusement au remède, afin que cette maladie puisse être heureusement calmée ; nous pourrons encore donner au maître cinq onces d'argent. » — « C'est ici ma demeure, dit le médecin, c'est ici que trois générations se sont succédé dans l'art de la médecine. Notre bibliothèque est complète à la maison. Je connais les règles de la science interne aussi bien que de l'externe, et j'y ai ajouté l'étude de la science occulte. J'ai commencé par les livres de la médecine, ensuite j'ai appris le livre de longue vie, celui de l'ordre des artères et celui des remèdes. J'ai lu dans le livre *Bonne mer*, la pureté secrète ; j'ai étudié dans le *Catalogue*, qui ne le cède pas au livre *Nord et Sud*. J'ai médité en des lieux pleins de dangers et sauvages. Je connais les remèdes nouveaux, les remèdes frais, les remèdes excellents. J'ai des remèdes tout préparés, des remèdes supérieurs, des remèdes tempérés, des remèdes non falsifiés. Quand la veine est déprimée ou quand elle bat régulièrement, en posant mes doigts dessus je reconnais la maladie et je sais si l'on doit vivre ou mourir. Je connais les six vertus principales, je sais l'essence des choses, mes remèdes sont célèbres. J'ai les dix amers, j'ai les huit saveurs. J'ai des remèdes

quarante sapèques, une boîte de bétel, une tasse de vin nouveau et pur; faisons encore une invocation aux esprits, peut-être saurons-nous pourquoi le nom et le prénom (ton maître) s'est mis en route, peut-être connaissons-nous les paupières de cette créature.» — « Je vous prie, maître, dit le petit serviteur, de tirer le sort, afin que je sache clairement. Il s'agit d'un homme qui demeure dans l'est; sa famille se nomme *Luc*, c'est là son nom; il a seize ans, et il n'a pas d'emploi; parti pour aller faire du commerce, il est tombé malade au milieu de la route.» Le devin dit : « Cette année est celle du serpent, l'horoscope de cet homme se trouve dans le *Bat-quai*¹; son âge est dans l'âge de la richesse parmi les hommes. Tu dis qu'il est allé pour faire du commerce au loin; je te loue, petit serviteur, de ton habileté à plaisanter et à mentir. Je saisis les sapèques pour jeter le sort, afin de savoir : une pile! . . . deux faces! . . . trois faces! . . . Voilà qui donne un sort de six *trong* (lettre du cycle). Je vois, par la pile, que le père et la mère sont séparés de leur progéniture; le sort m'indique une âme absente (il y a quelqu'un de mort). Ajoutons encore quelques sapèques, pour savoir encore plus clairement; suivons attentivement le sort et réfléchissons. Nous voyons qu'à cet âge il a nouvellement pris le deuil de sa mère; il en est devenu malade tout à coup, parce qu'aussitôt le diable s'est emparé de lui. Je veux que sa maladie cesse; il faut pour cela cher-

¹ Le *Pa-qua* des Chinois.

cher un sorcier qui le sauve en chassant le diable.» — « Où demeure le sorcier? » demanda le petit serviteur. « A deux pas d'ici, répondit le devin. C'est un sorcier dont la réputation s'étend au loin; son nom est *Dao-chi*; il demeure à *Thang-tôn*. » Le petit serviteur ignore la prudence; il s'en va cherchant le sorcier, demandant où est le village de *Thang-tôn*. Dans un marché, où étaient une foule de marchands, on lui indique non loin de là la demeure du sorcier. Le petit serviteur marche quelques instants; il arrive à la demeure de *Dao-chi*, qui se réjouit beaucoup en le voyant arriver. « J'ai entendu parler de la réputation du maître, lui dit le petit serviteur, de votre talent pour saisir et chasser le diable, de votre habileté pour les conjurations. » — « Je suis, en vérité, un grand maître, répliqua *Dao-chi*, depuis longtemps personne ne peut m'égaliser en magie. Si je traverse une rivière, les poissons, à ma vue, replient leurs nageoires. Dans les forêts, si un tigre me voit, il s'agenouille pour me saluer, puis il m'accompagne. Ma puissance sait faire venir le vent ou la pluie; j'envoie l'oiseau au loin; j'ordonne au rat de chasser l'âne, de terrasser le buffle. Je sais le sens caché de la phrase *a-mi-daphat*¹. Je puis, si je le veux, faire entrer la nature entière dans la gourde *do'n-lien*. J'ai le pouvoir, en jetant des fèves, d'en faire sortir une armée. Si je brise une statue de paille, elle devient un juge de l'enfer. Je sais ce qui concerne la terre, et je pénètre

¹ *O-mi-to-pho* de l'invocation bouddhiste des Chinois.

le ciel. Je m'assois sur un sabre, je me tiens sur une lance, j'ouvre la route pour extirper l'injustice (le diable). Avez-vous trois onces d'argent dans la main ? Je pourrais alors me préparer, afin de disposer ce qui est encore à faire. » — « Je ne mesure pas la dépense, dit le petit serviteur ; je vous prie, maître, de faire vos efforts, sans vous préoccuper de pauvreté ou de richesse. Bien que depuis longtemps déjà je serve mon maître, nous avons cependant conservé deux onces d'argent comme provision de route. Si vous guérissez cette maladie, vous nous rendrez le repos, et alors, certainement, je vous payerai généreusement. » — « Donne-moi maintenant, répliqua le sorcier, afin que, sur-le-champ et ici même, je puisse faire mes préparatifs. » — « Je suis bien inquiet depuis longtemps, dit le petit serviteur ; mon anxiété est grande, à cause du malade qui est à la maison sans paix ni repos ; je vous en supplie, maître, faites tous vos efforts à cause de ce malheur où nous sommes ; faites une puissante évocation, et que le malade soit sauvé ! » — « C'est là une œuvre difficile, dit le sorcier ; couche-toi, et quand la conjuration sera terminée je te donnerai le talisman. » — « Je ne suis que le serviteur, dit le jeune homme ; je n'ai aucune maladie pour faire ce que vous me dites ; ce n'est pas moi qu'il faut guérir. » — « Je sais jusqu'où va ma puissance, lui dit le sorcier ; qu'un malade soit dans le sud, je puis le guérir dans le nord, et la maladie s'en va par mon autorité. »

Le jeune serviteur entend ces paroles, il les comprend, il s'en réjouit, et, se couchant aussitôt de tout son long, il demande à être guéri. Le sorcier frappe alors quelques coups sur un timbre, il invite l'esprit céleste à s'asseoir devant le malade, comme un témoignage infallible; il invite le grand esprit à descendre du ciel; il invite la déesse reine à venir devant le malade; il invite le grand général de l'occident avec la déesse sainte mère à se réunir pour un instant. Il prie le premier Bouddha *Adi*, ainsi que la déesse de la joie, de prendre leur place. Il prie la déesse grande maîtresse des cinq cœurs d'apaiser le cœur des cinq tigres, afin qu'ensemble ils se réunissent en paix. Il invite à sortir les mille chefs et les mille soldats; il invite les trois enfers *dong-din*, *xit* et *lan*; il invite enfin tous les démons à descendre ensemble en ce monde pour s'y amuser un instant. « Tout cela, dit-il, afin que je puisse évoquer le ciel par une conjuration en trois points, et que l'avalant quand elle sera écrite, tu sois par ma puissance en pleine santé, comme maintenant je te le dis sans mentir! » Le petit serviteur, se levant aussitôt, sortit de la maison du sorcier; il prit la conjuration du sorcier et se hâta d'aller la communiquer comme un remède efficace; il s'adressa au médecin *Tiêu-ngang*, le priant de considérer de quelle grande valeur était cette conjuration, certainement très-apte à guérir le malade. « Combien te reste-t-il dans ta bourse? demanda le médecin, car, tu le sais, tu as encore de l'argent à me donner. » — « Voilà que je demeure tout

Le soleil commençait à s'élever au-dessus des toitures des maisons, déjà les marchands se rendaient en foule au marché de *Phién*. « Madame l'hôtessc, dit le jeune serviteur, n'avez-vous pas vu hier des hommes sur la route ? » — « Hélas ! dit l'hôtessc, le voyageur vient de mourir ; le village, en ce moment, se réunit pour les funérailles. » Le jeune homme se dirige aussitôt vers le lieu indiqué ; chacun se demande ce qui l'amène. « Je cherche mon maître, dit-il, je ne sais quel est l'homme que l'on va enterrer. » — « C'est un homme, lui dit-on, dont nous ignorons la demeure ; errant sur la route, il est venu jusqu'ici. Son corps et la figure sont d'une beauté accomplie ; quelle que soit la cause de son malheur, il est certainement digne de pitié. »

Le jeune homme ne peut en demander davantage. Il se couche et se roule par terre en gémissant auprès du tombeau de son maître. Chacun à cette vue l'appelle et l'interroge ; on veut l'amener dans le village, mais le jeune serviteur reste seul couché au milieu de la forêt solitaire. Sous un petit abri, il veille constamment la tombe de son maître ; ses réflexions embrassent tous les côtés de sa vie. Seul, assis au pied d'un arbre immense, le matin il va mendier, le soir il offre le repas des morts. Son cœur excellent veut reconnaître la nourriture et le vêtement que son jeune maître lui a si généreusement donnés. Combien la vie est pleine de soucis ! combien la mort lui serait préférable ! C'est la mort qui donne la renommée.

(tous les jours); puisque tu es malheureux, réjouis-toi dans notre maison. »

« Comment pourrez-vous me nourrir? lui répondit *Van-tiên*, ne suis-je pas du reste exactement semblable au fruit trop mûr? Déjà flottant sur l'eau et à demi noyé, vous m'avez apporté ici, je ne puis reconnaître vos bienfaits, étant moi-même dénué de tout. » Le pêcheur dit : « Le cœur du vieillard ne demande rien, il s'incline pour faire le bien, mais il n'attend aucune récompense. La joie du cœur nous donne un calme pareil au plus beau clair de lune. Écoute mes paroles : Méprise la gloire du monde; heureux de vivre ici, le matin sur les promontoires de la mer, le soir dans ses nombreuses baies, voilà ma joie. Hier battu par le vent, en repos aujourd'hui, ainsi les jours s'écoulent doucement en paix. Tantôt jetant mes filets, tantôt étendant mes palanques, n'est-ce pas un plaisir de prendre aujourd'hui les poissons pour les mettre demain dans le vivier? Le monde entier ignore mes joies secrètes, n'ai-je pas dans la main plus que les arts libéraux? Libre sur la terre, plein de joie sous le ciel, je me réjouis le soir de mes courses du matin; c'est la pluie qui me baigne, c'est le vent qui me sèche sur la vaste mer de *Hàn-giang*. » Ce nom de *Hàn-giang* revient à la mémoire de *Van-tiên*, il demande si la demeure de *Vô-cong* est éloignée de ce lieu. « *Vô-cong* habite auprès d'ici, répond le pêcheur, trois coudes du fleuve nous séparent de sa maison. » — « Mes parents, dit *Van-tiên*, ont déjà pris parole pour mon

Tiên et *Minh* s'en vont alors, comme deux frères; ils entrent dans la pagode pour y causer; ils gémissent ensemble comme l'écume de l'eau des montagnes. « Combien peu de gens, disent-ils, sont capables d'affection, capables d'humanité! » Chaque jour cependant *Minh* soigne assidûment *Van-tiên* et lui prépare des remèdes; on ne peut savoir combien de fois les accès de sa maladie se répétèrent.

« Es-tu allé à l'examen, demanda *Van-tiên* à son ami, pourquoi donc demeures-tu ici, qu'y fais-tu? » — « Déjà, répondit *Minh*, je suis allé à l'examen; nous nous rencontrâmes à la pagode *Vo*, quand tu me dis que tu irais tout seul; tu allas alors visiter tes parents; moi je pris mes livres sur les épaules et je partis le premier pour la capitale. J'arrivai ainsi au *huyén*¹ de *Loang-linh*; je rencontrai le fils du *quan huyén*², il se nommait *Hiêu-sinh*, il était riche et noble, habitué à la dissipation. Nous vîmes une jolie fille traversant la route, et aussitôt il l'enleva; transporté de colère contre lui, je le terrassai et lui cassai la jambe. Agissant ainsi selon ma propre volonté, ne pouvant supporter la censure de personne, je me liai les mains à moi-même et me livrai au *quan huyén*, qui me condamna à être exilé au territoire de *Sot-phuong*. Cependant je me sauvai de la prison, et, cherchant ma route, je vins ici; heureusement j'y trouvai cette pagode, et, gardant le

¹ Sous-préfecture.

² Sous-préfet.

sa bouche interroge le licencié sur son récent retour de l'examen. La jeune fille ne sait pas conserver intacte la parole du serment; elle ne sait plus préparer la boîte à bétel, ni présenter le linge pour s'essuyer les lèvres (elle est incapable de remplir les devoirs d'une femme légitime). Elle paraît accablée; son cœur est semblable à celui du lièvre quand il attend le clair de lune; la nuit se fait, il a peur et s'arrête; la lune brille, alors il prend ses ébats (elle affecte une grande sollicitude). Elle ne veut pas sourire; elle semble même ennuyée; elle affecte de ne pas dire une parole; elle ne veut pas même faire attention (jeu de coquetterie). *Tu-truc* dit : « Lorsque autrefois *Lu'-phung-tiên* était décidé à ne pas s'éloigner des coutumes, la veuve *Dia-tieng* voulut cependant le séduire et le tromper, bien que la tombe de son époux fût couverte d'herbe encore fraîche. Et de quel cœur l'homme pourrait-il se permettre une aussi grossière inconvenance? est-ce que la honte n'en demeurerait pas sur tout le genre humain? Les différents animaux n'agissent pas différemment. *Van-tiên*, ô mon frère! ô mon ami! du fleuve jaune où tu es en ce moment, as-tu connaissance d'une pareille violation de la justice? » Cela dit, il essuya ses larmes de sa main et se retira. De retour chez lui il fit ses préparatifs pour se rendre à *Dong-thanh*.

Cependant *Vô-cong*, extrêmement confus de honte, tomba gravement malade, et, perdant ses forces, au bout de cinq jours il expira. Sa fille *Phi-lan* se re-

tira avec sa mère dans l'intérieur de la maison, et, fermant les portes, elles restèrent dans le deuil.....

Passons maintenant à *Nguyet-nga*.

Dans le *phu* de *Ha-ké* elle suivit son père pour étudier et s'instruire; *Kiéu-công* (son père) fut bientôt élevé à la dignité de gouverneur. Il allait exercer la haute magistrature sur le peuple de *Dong-thanh*; il fit paraître une proclamation qu'il envoya de tous côtés, demandant des informations sur le nommé *Luc* (*Van-tiên*), afin de savoir où il demeurait. Il dépêcha des soldats de son tribunal pour porter une lettre d'invitation au père de *Van-tiên*. Celui-ci ne tarda pas à se rendre devant le haut mandarin, qui l'interrogea sur son fils. Le vieux *Luc*, à ce souvenir, pleura en gémissant et répondit : « J'ai su par la voix publique que mon fils, très-malade, a expiré au milieu de son voyage; depuis cette époque, je n'ai aucune nouvelle de lui. Le mandarin, en entendant ces paroles, fut pris de pitié, il sentit la tristesse monter dans son cœur; il se retira dans ses appartements intérieurs afin de répéter à sa fille *Nguyet-nga* ce que le père de *Van-tiên* venait de lui raconter. Ainsi était perdue la beauté de sa fille; de même qu'une fleur abandonnée sur l'eau est jetée au rivage, ainsi est brisé son destin. Gémissant sur sa misère, sur ce lien rompu avant qu'ils aient pu se rencontrer, elle dit : « Je parlerai très-sincèrement à mon père, je le prie d'inviter le vieux *Luc* à entrer dans ces appartements. » Cela dit, elle se lève, et se tenant dans un coin de la chambre, ses

mains embrassent l'image de *Van-tiên*, pendant que ses larmes coulent comme la pluie. *Kiêu-công* dit : « Voilà l'ancienne image ; *Nguyet-nga*, ma fille, il convient que tu l'apportes ici pour que le vieux *Luc* puisse la contempler. » Alors ils s'entretinrent ensemble sur les choses passées et futures, et, lorsque le vieux *Luc* apprit cette affection de son fils, il plaignit encore plus sa déplorable fortune ; il le plaignit à cause de cette parole devenue vaine qui les liait ensemble.

C'est un coup de tonnerre qui a brisé tous les liens de l'affection. Cependant les plaintes de *Nguyet-nga* augmentent la douleur du vieux *Luc*. Il cherche lui-même des paroles de consolation. « Celui que vous avez fortuitement rencontré, dit-il, pour votre chagrin, était un homme de ce monde, il a passé comme la fleur *phù-da* (sorte de tournesol). Le matin il était, le soir il était perdu ; il a été déçu dans son espoir et dans ses mérites. Jamais encore, ajoutait le vieillard, ils ne s'étaient assis ni reposés à côté l'un de l'autre ; jamais encore leur affection n'avait pu être celle d'époux et d'épouse. Comme un cheval passe avec rapidité, ainsi a passé cette affection. Rejetez, je vous prie, ces pensées qui mettent la tristesse sur votre visage de fleur. »

La jeune fille dit : « Déjà auparavant mes vœux furent complets ; la main se cache dans les cheveux, mais on peut voir clairement dans le cœur. » — « Donnons une légère marque de fidélité à cette ancienne affection, » dit le mandarin. Il fait alors ap-

porter de belles étoffes brodées et des crépons pour les offrir au vieillard; mais celui-ci salue et demande à se retirer. « Je n'oserai jamais, dit-il, accepter le moindre cadeau. Je pense à la mort de mon fils! Hélas! je sais maintenant ce que représente cette image; maintenant je revois ici mon fils. Mon cœur se souvient, il est ému, ma douleur augmente; je lève mes regards au ciel, je contemple le ciel élevé, la terre immense; hélas! est-il raisonnable que le roseau soit encore debout quand son rejeton n'est plus? »

Le vieux *Luc* alors se retira; *Kiêu-công* ordonna à quelques-uns de ses serviteurs de le reconduire. Cependant *Nguyét-nga* était dangereusement malade, sans cesse elle gémissait; inondée de larmes, ses habits eux-mêmes en étaient humectés. Elle se rappelait le serment tenu par elle au milieu de la route. La cause de cette pitié qui l'émeut lui semble inépuisable, son chagrin et sa tristesse augmentent. « J'ai déjà si longtemps attendu, pensait-elle, hélas! il eût été meilleur pour moi de ne pas le rencontrer, je ne serais pas ainsi dans les larmes. Nous nous connaissions depuis bien peu de temps, et voilà qu'un de nous est encore quand l'autre n'est plus. Ciel, tu permets cela, ô ciel! à peine autrefois avons-nous échangé quelques paroles. Je t'aime, jeune héros, jamais tu ne sortiras de ma mémoire; je souffre à cause de toi, jeune savant. Instruit dans les lettres, maître dans les arts militaires, à qui pourrait-on le comparer? Oh! je le plains, lui si cé-

Cependant le roi *Sho-vuong*, éprouvant de sérieuses craintes, réunit en conseil ses mandarins; chacun émit son avis sur les moyens d'affermir la sécurité du royaume et de rendre au peuple la paix et la tranquillité.

Le conseiller royal, qui voulait si injustement se venger pour des motifs personnels, mit genou à terre et adressa au roi les paroles suivantes :

« Les barbares nous sont depuis longtemps hostiles, uniquement à cause de leur ardent désir pour les filles de notre pays. Si votre majesté veut faire cesser la guerre chez les gens de *Ó-qua*, il faut leur faire conduire une fille jeune et jolie dont la présence amènera certainement la paix. *Nguyet-nga*, la fille de *Kiéu-cong*, est âgée d'environ seize ans; elle n'est point encore mariée; c'est une charmante personne, d'une beauté accomplie; il faut ajouter à ses charmes les qualités de son cœur, ainsi que son savoir et sa remarquable élocution.

« Que Votre Majesté fasse conduire cette jeune fille au pays de *Ó-qua* et *Phién* : le roi barbare en sera si heureux dans son cœur qu'il cessera aussitôt les hostilités. »

Le roi *Sho-vuong*, en entendant ces paroles, se réjouit beaucoup; aussitôt il signe lui-même un ordre et le fait remettre à un envoyé qui doit le porter à *Dong-thanh*; c'était un rescrit royal pour la fille de *Kiéu-cong*. Ce rescrit portait : « Nous connaissons depuis longtemps votre zèle et votre dévouement aux intérêts du royaume; or vous avez une

Si son amour porte sur un sujet éloigné (*Vantién*), la fidélité envers le roi la presse actuellement : elle ne doit pas la négliger. Ces deux soucis lui paraissent bien lourds, bien pénibles : obéir entièrement aux ordres de son roi, sauvegarder son amour.

« Pourquoi, hélas ! disait-elle, pourquoi ne pas être morte ; tout serait fini ! Je donnerais certes ma vie au roi, mais mon amour appartient à mon mari. »

Le vieux *Kiéu-cong* sent augmenter sa tristesse en son cœur ; il entend sa fille gémir ; combien en devient plus poignante sa douleur de père ! Il appelle sa fille, l'engage à s'asseoir auprès de lui au-devant de la porte. Il prend la parole afin de l'instruire avec douceur sur l'intégrité de sa renommée si pure. Il ne s'agit pas moins que d'un ordre de la cour ; quel père cependant voudrait contraindre l'affection de son enfant ?

Sa fille lui dit : « Pouvez-vous encore me compter parmi vos enfants ! ignorante sur mon sort, je m'inquiète peu de la vie ou de la mort. J'ai pitié de vous, mon père, à cause de votre grand âge ; je redoute pour vous les maux et les afflictions qui peuvent surgir à l'improviste, car la vieillesse se couche comme la branche du mûrier quand l'ombre incline. Le matin, il faut veiller et prendre soin, le soir de même. Hélas ! qui assistera mon père ? »

« Ne t'inquiète pas au sujet des soins domestiques, lui dit son père ; chère fille, mets ton cœur en paix afin de te rendre en ce pays où il te faut.

rer, l'un dans le sud et l'autre dans le nord. *Nguyet-nga* prie son père; elle lui recommande de ne pas oublier ce seul mot : consolation

Le vent souffle doucement sur la cime des arbres. Serait-ce déjà l'âme de la jeune fille qui revient visiter ses parents! Les larmes coulent abondamment des yeux de *Kiéu-cong*. Les mandarins entendent leurs plaintes; ils sont tous émus de pitié.

Il n'y a certainement qu'une affaire d'État qui peut de la sorte séparer le père de sa fille

Cependant on hisse les voiles : la barque aussitôt prend le large; les mandarins ne cessent d'avoir les yeux sur elle.

Au bout de dix jours, la barque est sur le point de parvenir au fort de *Ai-quan*. Dans l'obscurité profonde elle est secouée sur les vagues de l'immense rivière : jusque-là les nuits s'étaient succédé semblables l'une à l'autre.

Mais voilà que la lune est dans toute sa clarté, à peine distingue-t-on la lumière des étoiles; le ciel est calme et silencieux, l'eau est unie comme la page d'un livre. *Nguyet-nga* songe à ses malheurs, à ses vœux non accomplis; gémissant, elle dit : « Ici l'eau, là-bas les montagnes; personne ne demeure en ces lieux; qui pourrait les habiter? »

Les soldats qui formaient l'escorte sur la barque étaient depuis longtemps endormis; la jeune fille, embrassant la chère image, inquiète, s'assied sur le bord. La lune répandait sa lumière sur les vastes espaces silencieux. « Éternellement, toujours, gé-

missait *Nguyet-nga*, toujours je te conserverai une affection semblable à celle d'aujourd'hui; *Van-tiên*, ô mon frère, m'entends-tu? moi, pauvre fille, je n'aurai jamais qu'un cœur : il te sera sincèrement dévoué.»

Ayant ainsi proféré ces plaintes, elle place l'image sur son sein; un instant elle regarde couler l'eau, puis avec précipitation elle s'y jette.

Kim-lién, sa suivante, s'éveille de son sommeil; en un instant elle sait tout; les soldats se concertent avec elle sur le parti qu'il reste à prendre. Ensemble et à voix basse ils tiennent conseil, ils délibèrent en silence afin que cet événement demeure inconnu, car c'est là un fait grave qui intéresse un ordre donné par le roi lui-même.

Si le général qui est à bord vient à apprendre cet événement, peut-être pour les punir mettra-t-il les soldats à mort; c'est pourquoi, dans le plus grand secret, ils veulent accomplir cette entreprise difficile.

Kim-lién est mise à la place de *Nguyet-nga*, sa maîtresse; frauduleusement on la conduit au pays de *Ó-qua*; cherche-t-on jamais un ver sous un tas de feuilles? (Le stratagème réussit sans difficultés.) Ainsi fut calmée l'anxiété de tous par cette ruse heureuse.

Bientôt cependant la barque touche au rivage du fort de *Ai-quan*; le général fait préparer un char d'or ainsi qu'un parasol d'argent, pour conduire la jeune fille au roi barbare de *Phién*. Il ne sait pas que

« La tempête d'hier, répond *Nguyet-nga*, a fait périr ma barque, et c'est la cause qui m'a amenée en ce lieu; pendant la nuit obscure, il m'a été difficile de trouver un abri. Examinez, je vous prie, si ma bouche profère la vérité ou le mensonge. »

Le vieillard, à ces mots, regarde le visage de la jeune fille; rien en elle ne diffère de la beauté la plus accomplie. Il l'interroge sur tout ce qui lui est arrivé; la jeune fille expose sincèrement ce qui la concerne.

Le vieux *Buy* est rempli de joie; il rentre aussitôt chez lui, il donne à *Nguyet-nga* des vêtements pour se changer; il la traite comme sa fille.

« Moi aussi, s'écrie-t-il, j'ai un fils; il se nomme *Buy-kim*, il est encore à la capitale.

« Dans ma maison, jusqu'ici, je n'avais pas eu de fille; aussi ce jour peut-il compter parmi ceux où le ciel nous envoie le bonheur. »

Nguyet-nga demeure en ce lieu; elle y trouve le repos; chaque nuit elle réfléchit profondément aux divers événements de ce monde. Elle éprouve des craintes au sujet du pays de *Ó-qua*; elle redoute la colère du roi; elle craint que sa faute ne retombe injustement sur sa famille. Deux soucis surtout la préoccupent, son état de jeune fille et la beauté de son visage; qui sait si celui qui la protège et la nourrit n'a pas à son sujet de mauvaises intentions? Ces pensées sont pour *Nguyet-nga* la source d'une grande tristesse.

Or, peu de jours après, le jeune *Buy-kim* revient

à la maison. A partir du moment où il vit le visage de *Ngayet-nga*, chaque nuit se retournant sur sa couche, dans sa chambre, combien de veilles sans sommeil !

Ayant aperçu la jeune fille en adoration devant le portrait d'un homme, il puisa dans ce fait l'impudence de l'interroger.

« Pourquoi, lui demanda-t-il, cette image ressemble-t-elle à *Van-tiên* ; ce que vous adorez depuis si longtemps aurait-il quelque chose de céleste ? » — « Le devoir d'une jeune fille, répondit *Ngayet-nga*, est d'abord la chasteté, elle doit avant tout veiller sur elle-même. Pendant des centaines d'années cette pure doctrine sera la mienne ; morte ou en vie, je n'aurai jamais qu'un seul époux. »

Kim répliqua : « Mademoiselle se trompe absolument ; quel est le marchand qui demeure encore assis au marché quand il a déjà tout vendu ¹ ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse échapper aux lois de la nature ? On ne trouverait pas une seule personne sur soixante et dix, et toujours il en a été de même.

« La reine du printemps est assise au milieu du jardin ; l'abeille passe, le papillon la suit ; chacun se présente devant elle, qui peut savoir combien de fois ? cependant, la reine du printemps se dépouille bientôt de sa belle verdure ; alors la fleur se fane, son calice se dessèche et la forêt devient solitaire ².

« Celui qui en ce monde place sa confiance en ses

¹ Votre mari est mort, pourquoi demeurer seule ?

² L'abeille et le papillon ne viennent plus saluer le printemps.

richesses et sa fortune pourra bien après trois printemps voir tout se perdre, et que de difficultés pour acquérir de nouveau!

« Voudriez-vous imiter les bonzesses, sans cesse habitant leur pagode? Leur porte une fois fermée, elles sont vouées à la solitude pendant les quatre saisons de l'année.

« Librement balancé sur les eaux, le bateau ¹ d'affection ne sait à laquelle des douze stations ² il doit se reposer.

« Pourquoi, mademoiselle, ne réfléchissez-vous pas à toutes ces choses? Veuillez, de grâce, ne plus embrasser cette image qui, depuis si longtemps, vous cause du chagrin. »

Nguyet-nga répondit : « J'ai autrefois étudié les livres sacrés (*King*), j'y ai vu que la chasteté y est placée en tête des vertus d'une jeune fille.

« Suivons-nous donc les coutumes du pays de *Trinh*, où, parmi les jardins de mûrier, chacun va donner un libre cours à sa passion? »

« Et moi aussi, répliqua *Kim*, je connais les livres sacrés, et c'est pour cela que je demande pourquoi vous n'avez pas réfléchi que vous ne devez pas demeurer seule. Combien de temps *Ho-duong* demeura-t-elle veuve? belle encore, elle désira un époux élevé en dignités, mais elle désira également un homme du peuple; le matin, elle suivait *Doan-pha*, le soir, elle allait au-devant de *Tran-quan*. Au

¹ Jeune fille libre de son choix.

² Les âges de la vie.

temps de la dynastie des *Han*, la jeune *Lu-haú*, encore enfant, excita vivement la passion du roi *Cao-to*. Si nous consultons les livres, nous verrons qu'ils disent : Il est un temps pour jouir, mais ce temps passe pour ne plus se représenter.

« La femme qui reste sans époux n'ose plus changer de place ; sa vie se passe à chuchoter et la mène ainsi au tombeau. Pourquoi, si nous ne nous désirons pas les uns les autres, pourquoi voudrions-nous avoir ces portraits, images décevantes, qui trompent les vœux de la beauté ?

« Imiterez-vous *Nha-y* quand elle peignit le portrait de *Van-quan* ? »

Nguyet-nga sait que *Kim* n'est qu'un jeune insolent. Elle forme en secret le projet de fuir de cette maison.

Cependant le vieux *Buy* lui parle abondamment ; il épuise les plus doux encouragements ; il désire que la jeune fille forme un couple avec son propre fils. « Pourquoi êtes-vous donc si obstinée, lui dit-il ; ne sommes-nous pas également bien élevés ? N'avons-nous pas, dans le monde, une même position digne de respect ? Puisque vous êtes parvenue jusqu'ici, formons cette union si convenable.

« La lune est sereine, le vent est doux. Charmant bateau, jetez ici l'ancre et demeurez-y. Rappelez-vous le vers : Le printemps passe, reviendra-t-il ? Aujourd'hui éclôt la fleur, je crains que demain elle ne soit fanée. Agir de la sorte, n'est-ce pas nuire aux roses de votre beauté ? Des nuits entières, la tête

elle sut que ce pays se nommait *Ó-shao*; elle demanda aussi à combien de *li* du fort de *Ay-quan* il était situé.

Passons maintenant à notre héros.

Nous avons laissé *Van-tiên* dans la pagode.

Vers le milieu de la nuit, pendant qu'il était couché, le dieu *Phat* lui apparut; il lui offrit une coupe contenant un remède qui sur-le-champ rendit la lumière à ses yeux.

Si l'on compte le temps pendant lequel il fut de la sorte malade et éloigné de son pays, on comptera six ans. L'âge de son père avait alors atteint la cinquante-cinquième année.

Van-tiên, ému en son cœur, songeait au retour, et ses larmes coulaient en silence.

Il partit cependant pour retourner dans son pays; son ami *An-minh* l'accompagna pendant quatre ou cinq *li*.

« Frère, lui dit *Van-tiên*, je vais dans ma patrie; j'espère que notre affection commune nous fera de nouveau rencontrer à l'examen. » — « Pour moi, répondit *Minh*, je n'ai aucune chance: ayant déjà subi une condamnation à l'exil, j'ai pu m'enfuir; mais où oserai-je désormais montrer mon visage? C'est pourquoi je me suis résigné au jeûne et à la longue robe dans cette pagode. »

« Que ne puis-je, dit *Tiên*, m'élever dans les nuages¹! combien alors ne ferais-je pas d'efforts pour que nous soyons réunis de nouveau, nous qui, pendant tant

¹ Devenir un haut mandarin.

d'années, avons eu pour nourriture quelques plantes et le riz le plus grossier ! Quand tu es abandonné et malheureux, pourrais-je t'oublier si je parviens aux honneurs et aux richesses ? Une époque est mauvaise ; elle peut être suivie d'une époque meilleure : on doit donc sans cesse exhorter l'homme à suivre la doctrine, afin de s'affermir dans la gratitude et la fidélité. »

Ân-mink demeura dans la pagode, et *Van-tiên*, au bout d'un mois, fut de retour chez lui. . . .

Le vieux *Luc*, son père, versa d'abondantes larmes ; qui pouvait penser que ce fils vivait encore en ce monde et qu'il verrait son père ?

Dans le village et dans ses alentours, les parents de près ou de loin accourent en foule pour le voir et s'enquérir de ses nouvelles : la maison fut trop étroite pour eux.

« Pendant combien d'années, ô mon fils, s'écriait le vieux *Luc*, as-tu porté avec toi les plus cruelles maladies, mangeant ou couchant n'importe où ? »

« Il serait impossible, répondit *Van-tiên*, de compter le nombre de mes calamités ; mais dites-moi, je vous prie, où est la tombe de ma mère ; indiquez-moi en quel lieu elle repose en paix, afin que je prépare tout pour accomplir les rites funèbres, que je lise les prières des sacrifices et que j'offre des mets en brûlant des parfums.

« Le fleuve immense possède aujourd'hui l'âme de ma mère, et moi, son jeune fils, je dois donner les marques d'un cœur pieux et dévoué à ses parents.

Mes pensées se reportent sur cette source d'eau vive qui fait croître les arbres ¹; je pense aux mérites infinis, à l'affection immense capable de remplir neuf fleurs; hélas! je pense à ma mère couchée dans sa vieillesse, et je la pleure. Mais, avec mes vingt-quatre ans, peut-on comparer ma piété filiale à celle des hommes d'autrefois! » *Van-tiên*, à ces mots, versa des larmes semblables à la pluie, et, ayant accompli la cérémonie du sacrifice, il demanda ce qui s'était passé chez lui avant son arrivée.

Son père lui dit : « *Nguyet-nga* nous a apporté de l'or et de l'argent; elle nous a secourus avec bonté; la protection de cette jeune fille a été généreuse et délicate; nous n'avions plus rien, nous étions pauvres et nécessiteux; tout dans notre maison était devenu misérable. » *Van-tiên* soupira en entendant ces paroles; ému en son cœur, il réfléchit un instant, puis il demanda : « Où demeure cette jeune fille? Votre fils peut-il aller la saluer et lui prouver sa profonde gratitude? » Le vieux *Lac* savait ce qui s'était passé à la cour, il le raconte sincèrement et complètement à *Van-tiên*; il l'informe que *Kiéu-cong* ² demeure actuellement dans la province de *Tay-xuyén*, qu'il a été, à cause de sa fille, destitué de ses dignités. » *Van-tiên* dit : « Combien je plains *Nguyet-nga*! je vous prie de me laisser aller visiter son père. »

Tay-xuyén est à mille *li* en ligne directe; aussitôt

¹ Le père et la mère donnent la vie à leur fils comme l'eau la donne à l'arbre.

² Père de *Nguyet-nga*.

rité de la nuit, il se concerta sur le parti qu'il doit prendre.

Passons maintenant à *Nguyet-nga*.

Depuis plus de trois ans elle demeurait en ce lieu¹. Lorsque la nuit était faite, d'ordinaire elle allumait sa lampe et s'asseyait; elle ne savait en son cœur comment exprimer sa tristesse profonde.

Pendant la déesse *Quan-ân*² lui apprit par un songe la fin de ses infortunes et la venue des jours heureux.

Déjà soumise à son mauvais destin³, déjà prête à descendre dans la tombe afin de rencontrer son amant sur les grandes eaux jaunes, *Nguyet-nga* n'avait pas épuisé toutes les tristesses.

Il arriva qu'elle entendit les grelots d'un cheval qui se dirigeait vers la maison.

Une voix s'écria : « Qui demeure en ce lieu ? Montrez-moi la route pour retourner à *Quan-ay*. »

Nguyet-nga, saisie de frayeur, resta assise en silence.

Mais *Van-tiên*, descendant de son cheval, le prit par la bride et pénétra dans la maison.

La vieille maîtresse, effrayée, demanda : « Quel est donc cet homme au visage inconnu, qui de la sorte entre chez moi au milieu de la nuit ? »

« Nous sommes, répondit *Van-tiên*, grand-maître

¹ La montagne de *Ô-sao*.

² La grande déesse *Quan-yn* des Chinois, qu'ils appellent aussi la sainte Mère.

³ Avoir son anneau d'or brisé et décoloré.

des lettrés du royaume; c'est en portant la guerre dans le pays de *Ô-qua* que nous nous sommes trompé de route. »

La vieille, à ces mots, fut saisie de la crainte la plus respectueuse; en toute hâte elle offrit le bétel, elle prépara du thé.

Van-tiên, s'étant assis, se mit à considérer *Nguyet-nga*; auprès d'elle il vit un portrait, et le doute aussitôt s'éleva dans son cœur. Il dit: « De qui est ce portrait? » Il loua beaucoup l'habileté du peintre, mais il ne s'aperçut pas encore clairement que c'était là son image et sa ressemblance.

« Vieille dame, vous devez me dire le nom et le prénom du modèle. »

La vieille n'ose pas proférer le mensonge. « Ce portrait, dit-elle, est véritablement celui du mari de la jeune fille que vous voyez assise ici. »

« Mademoiselle, dit alors *Van-tiên*, veuillez alors m'apporter ce portrait; apprenez-moi ses noms et ses prénoms; je vous écoute. »

Nguyet-nga n'éprouve aucun doute dans ses intentions; ce visage qu'elle a devant elle est bien la ressemblance du portrait; cependant elle craint encore d'avoir affaire à un étranger.

Elle s'assied, se couvre la figure de sa manche et rougit.

Van-tiên, voyant cela, sourit un instant. « Mademoiselle, dit-il, pourquoi ne parlez-vous pas quand je vous interroge, pourquoi vous cachez-vous ainsi? »

Nguyet-nga, toute tremblante, salua et répondit :

« Bien que la lumière du soleil et de la lune soit claire et éclatante, il suffit cependant d'un vase pour la cacher à notre vue¹; qui peut en ce monde oser changer le cours du destin ! C'est pour avoir prêté l'oreille aux paroles du grand censeur que nous avons agi de la sorte. Ne pouvant obtenir la jeune fille, le coupable a ajouté à sa faute une vengeance injuste. »

« Que mon pays, ajouta *Van-tiên*, mette aussi au nombre des coupables le nommé *Ám*. Il a ourdi l'année dernière un plan secret pour me perdre, mais nous connaissons aujourd'hui toute la vérité sur ce sujet infidèle. Je me confie en la profonde sagesse de mon souverain ; je supplie Sa Majesté de réfléchir sur cela. »

Le roi *Sho-vuong*, enflammé de colère, parla de la sorte au milieu de sa cour :

« Que voulez-vous faire du grand censeur ? quel châtiment demandez-vous pour lui ? »

« Toi, grand censeur, tu es semblable à *Dong-trach*² aux ruses profondes, à ce traître qui éleva chez lui *Lu-bo*, afin d'usurper la puissance des *Han*; ou bien à *Nguon-tai* qui, jeune encore, appela chez lui le médecin *Trien-ngan*, pour anéantir la famille des *Dang*; ou bien enfin à *An-thach*, habitué à l'injustice, qui nourrit chez lui *Tan-côi*, dans le but de nuire à la dynastie des *Tong*³.

¹ Un juge, malgré son instruction profonde, se trompe dans les causes qu'il ignore.

² Grand censeur qui fut déclaré traître.

³ Dynastie chinoise des *Song*; tous ces exemples sont tirés de l'histoire de la Chine.

On peut voir, par cet exemple, combien il importe de veiller sur ses actions ; nous oserons à ce sujet demander à chacun s'il n'est pas juste de dire : « Veuillez ne pas violer l'humanité. »

Le jeune serviteur, que nous avons auparavant laissé veillant sur le tombeau de son maître, avait vu de la sorte s'écouler en jours et en mois environ l'espace de trois ans. Il était depuis cette époque contraint de mendier ; il prit la résolution d'emporter avec lui les os de son maître pour retourner dans son pays.

Avec une poignante tristesse il emportait ces restes sacrés ; il gémissait et se lamentait encore lorsqu'il parvint jusqu'au grand arbre.

Or il arriva que *Van-tiên* de son côté y arrivait à l'instant même. Le grand lettré ordonna aux soldats d'ériger aussitôt un autel pour y accomplir les rites du sacrifice¹.

« Le petit serviteur qui me suivait autrefois, dit *Van-tiên*, ici même souffrit la mort des mains de *Am*. »

Le grand lettré se met alors à lire les prières des morts ; les pensées que cela lui rappelle émeuvent son cœur, deux ruisseaux formant une pluie de larmes coulent abondamment de ses yeux.

Heureusement le ciel est aussi un ouvrier habile.

Soudain accourt le jeune serviteur ; il se place à côté de *Van-tiên* ; il voit la tablette funèbre, il y lit

¹ *Van-tiên* supposait que son petit domestique avait perdu la vie au pied de cet arbre.

ses propres noms ; ému de gratitude profonde, aussitôt il fond en larmes. *Van-tiên* se retourne et l'aperçoit ; il le considère avec attention. Croyant à demi, il le nomme « Petit serviteur ; » doutant à demi, il s'écrie : « Spectre ! »

Le jeune homme essuie ses larmes, il vient au-devant du grand lettré, debout il se place en face de lui, afin qu'il le reconnaisse facilement.

Il dit : « Aujourd'hui le serviteur a retrouvé son maître. C'est la gloire qui sert de portique¹ en ce lieu de rencontre. »

Le grand lettré se couche dans son hamac, il se remet en route. Ce jour-là même il se fit conduire à *Han-giang*.

Depuis longtemps *Vo-cong* était descendu sur les bords du grand fleuve².

La jeune *Phi-lan* et sa mère étaient plongées dans la tristesse la plus profonde. Le bruit leur parvint que *Van-tiên* était encore en vie, qu'il avait acquis une haute réputation.

« Avec nous, disaient-elles, il voulait autrefois lier affection³ ; allons au-devant de ce jeune homme, puisqu'il revient entouré de gloire. » — « J'ai bien mal agi, dit *Phi-lan* ; je crains qu'il ne se rappelle encore l'époque de la caverne. » — « Ma fille, répliqua la mère, ton visage est de rose, tu as de la beauté ; si mère et fille vont au-devant du jeune

¹ Sous les auspices de la gloire de *Van-tiên*.

² Mort.

³ Contracter mariage.

	Pages.
(GARCIN DE TASSY.) — The analytical reader. A short method for learning and writing Chinese, by Rev. W. A. P. Martin. (J. M.) — L'Épouse d'outre-tombe, par Léon DE ROSNY. — A treatise on the Chronology of Sirodiac monuments. (J. M.)	
Procès-verbal de la séance du 10 février 1864.	367
<p>Ausführliches Sach- und Wortregister zur zweiten Auflage von Fr. Bopp's vergleichender Grammatik. (J. M.) — Avesta : The religious books of the Parsees, from professor Spiegel's german translation of the original manuscripts, by A. Bleek. (J. M.) — Bibliotheca sinologica. (J. M.) — Vseobchtchaïa istoria Stépanosa Taronskago, etc. (V. LANGLOIS.) — Mélanges de géographie asiatique et de philologie sinico-indienne, par Stanislas Julien. (J. M.)</p>	
Procès-verbal de la séance du 8 avril 1864.	549
Procès verbal de la séance du 13 mai 1864.	551
<p>Étude sur la série des rois inscrits à la salle des ancêtres de Thouthmès III, par M. E. de Saulcy. (J. LIEBLER.) — Les Aventures d'Antar, fils de Cheddad, roman arabe des temps anté-islamiques, traduit par L. Marcel Devic. (J. M.)</p>	

FIN DE LA TABLE.